

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 16 (1986)

Heft: 5

Rubrik: Edouard Gros : une vie en clé de fa. Partie 3

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Une vie en clé de fa

(3)



Edouard Gros

Edouard Gros poursuit le passionnant récit de sa vie de musicien professionnel. Après des débuts prometteurs mais non dépourvus de difficultés, il s'installa toujours plus fermement dans un métier plein d'aléas. Pour vivre, il faut accepter de jouer dans des restaurants, des dancings, avant d'accéder à des orchestres réputés, celui dirigé par Charles Decosterd, notamment, qui fut un des premiers à se produire pour la radio, alors appelée TSF. A l'école de recrues, il prend conscience des changements qui vont bouleverser la profession. Contrebassiste, pianiste, il se met à la trompette, joue dans diverses formations, dont celle des «Trépidants», qui se solde par un échec. Mais toutes ces aventures évoquées dans les deux premiers chapitres du récit vont l'amener à un premier grand succès: un contrat qui le lie à l'Orchestre de Radio-Lausanne...

Quelque temps auparavant je m'étais marié et ma jeune femme m'accompagnait avec beaucoup de plaisir dans ces endroits merveilleux que sont Schuls-Tarasp en été ou Pontresina et Arosa en hiver. Et c'est là, à Arosa qu'un téléphone de mon père m'avise que le directeur de Radio-Lausanne est à ma recherche. C'était l'époque où je me disais que cette vie itinérante ne pouvait plus durer. Un fils nous était né et rarissimes étaient les logeurs qui acceptaient un... musicien avec femme et... enfant. De plus, trimballer, à chaque déplacement les bagages, la trompette, l'accordéon, la contrebasse et la poussette de bébé, posait des problèmes que seul, un déménageur professionnel était à même de résoudre. Voilà le moment que choisit le directeur de Radio-Lausanne pour me dire que l'orchestre est agrandi et que, parole

tenue, je suis engagé comme troisième contrebassiste. Les superlatifs restent impuissants à décrire ma joie. Le contrat est à l'année et, sauf accident majeur, à vie! Finis les déménagements quasi mensuels, les chambres minables et hors de prix; je vais enfin faire le métier que j'aime, qui me convient et retrouver les amis que j'avais un peu perdus de vue, parmi lesquels, bien sûr, Paolo Longinotti. Cet orchestre de Radio-Lausanne, composé d'environ 45 éléments triés sur le volet, était excellent et son chef, Hans Haug, le conduisait avec beaucoup de fermeté, d'intelligence et de compétence.

La vie m'était d'autant plus belle et agréable que, pour la première fois de mon existence d'homme marié, j'avais mon propre appartement, bien modeste il est vrai!

Mais voilà, rien n'est plus mouvant que la vie d'artiste; dans ce sacré métier il faut toujours s'attendre à tout et même au pire.



L'hiver, dans les stations, permettait de s'aérer. Edouard Gros et sa jeune épouse Marcelle.

Nous sommes au printemps de 1938 et d'étranges rumeurs circulent. Plusieurs collègues ont vu la barbe d'Ernest Ansermet se pointer plus souvent qu'il ne faudrait à Berne et dans les capitales des cantons romands. D'aucuns vont jusqu'à prétendre que de chef d'orchestre il s'est recyclé en commis-voyageur! Il convient de préciser que l'OSR était totalement exangue et que seul un remède de cheval pouvait le maintenir à flots. C'est ainsi qu'on apprend peu à peu l'existence d'un plan Ansermet, plan qui consistait à unir et rassembler toutes les ressources de ce pays, jusques et y compris celles de la radio, pour assurer la survie de son orchestre, en liquidant tout



A radio-Lausanne. A gauche, debout, Paolo Longinotti, à droite, Edouard Gros.

simplement ce qui existait déjà en dehors de Genève, soit, en clair, en supprimant l'orchestre de Radio-Lausanne. Cette dernière ville étant, on le sait, capitale d'un canton paysan, plus attentive aux revendications et aux pressions de l'agriculture, de la viticulture que de la culture, très près de ses sous, on se rendait bien compte qu'il n'y aurait pas grand secours à attendre de ses autorités. De plus le Vaudois n'étant ni belliqueux ni combattif pour un sou, ce serait une fois de plus Genève qui allait emporter le morceau. Cela nous pendait si bien au nez, qu'à l'été de cette même année 1938, en pleines vacances, chacun de nous reçoit la lettre ô combien redoutée, accompagnée, une fois de plus, de l'invitation pour une audition présidée, cela va de soi, par Ernest Ansermet en personne.

Le bougre a donc gagné la guerre des villes, l'orchestre Radio-Lausanne est congédié en bloc et ses musiciens priés soit d'aller exercer leurs talents ailleurs, soit d'accepter les aléas d'une audition à Genève, devant un Ansermet plutôt mal disposé à notre égard, vu nos résistances pour défendre notre

gagne-pain. La colère, l'indignation et la consternation sont à leur comble dans nos rangs, mais métier oblige, il faut bien sauver ce qui peut l'être, refaire ses gammes, revoir les traits d'orchestre les plus exposés et se préparer à affronter l'œil soupçonneux et l'oreille attentive du Maître victorieux, bien décidé à n'engager que ceux qui feront son affaire.

La rage au ventre, mieux préparé aussi et moins bêtement confiant que précédemment, presque sans trac malgré l'enjeu, après quelques passages du final et les récitatifs de la 9^e de Beethoven, le scherzo de la 5^e bien entendu et le début de l'«Oiseau de feu» où il est préférable de ne pas oublier un double bémol, le Patron (c'est ainsi qu'on l'appelait dans les bons jours, sinon c'était «Le Vieux») apparemment satisfait de ma «prestation» m'engage avec un sourire plein de bienveillance. Mais pour les six mois de la saison d'hiver, puisque seule une trentaine de musiciens, sur une centaine environ, avaient un contrat annuel.

L'homme étant, hélas, ainsi fait qu'il doit manger même en été, il fallait donc, une fois de plus se «débrouiller» et ce sera, dans les débuts de ce séjour genevois, la trompette qui viendra à mon secours.

Mon contrat à l'OSR commençait le 1^{er} octobre 1938 et c'est en septembre que je me rends à Genève pour y obtenir mon permis d'établissement et y chercher un logis. Ceux qui n'ont pas connu la Genève de ces années-là le croiront avec beaucoup de peine, mais rien n'était plus facile que d'y trouver un appartement et on n'y avait que l'embarras du choix. Chaque maison de chaque rue affichait 2, 3, 4 pièces disponibles immédiatement et les régieurs d'immeubles récemment construits proposaient des baux de longue durée dont les trois ou six premiers mois étaient gratuits. Autant dire que Genève était une ville morte. De plus, elle était devenue fort sourcilieuse avec les nouveaux venus et j'avais dû, bien que citoyen suisse, exhiber mon contrat de travail. A cela il y avait bien quelques raisons. En voici au moins une!

Accueil... frais!

Certaines communes de cantons romands avaient trouvé un moyen sinon élégant, du moins fort astucieux et bien pratique pour se débarrasser de leurs citoyens-chômeurs-indigents. Elles leur offraient généreusement un billet simple course pour Genève, laquelle, socialiste à l'époque, devait

prendre en charge ces pauvres diables en lieu et place des communes responsables. L'astuce ayant été découverte et dénoncée, je pouvais admettre quelque réticence à accepter un nouveau candidat chômeur (musicien de surcroît) n'ayant en poche qu'un contrat de six mois. Enfin, ces petites questions administratives réglées, il ne restait plus qu'à prendre un premier contact avec nos nouveaux collègues genevois et leur grand patron, Ernest Ansermet.

Il faut bien le dire, l'accueil fut plutôt frais. Les musiciens genevois nous acceptent assez gentiment. Tandis qu'Ansermet, un rien vindicatif, a de la peine à nous pardonner nos luttes pour conserver intact notre pauvre beefsteak de Radio-Lausanne. Dès la première répétition, il nous informe aimablement qu'ici à l'OSR tout syndicat est hors de question, que les revendications s'arrêtent aux portes des studios et que nous, les rescapés de Radio-Lausanne, avons le plus grand intérêt à oublier le passé. Tout aussi aimablement il nous rappelle que lui seul est habilité à renouveler nos contrats... chaque saison... s'il y a lieu!

Et toc, qu'on se le dise!...

Malgré cette douche glaciale, heureux d'avoir retrouvé un engagement, même s'il n'est que de six mois, assez fiers d'appartenir à un orchestre réputé, nous avalons ces quelques pilules un peu amères sans trop de difficultés, en songeant à cette vie toute nouvelle qui allait commencer.

Un peu décontenancés dans les débuts par les borborygmes, les grognements et les imitations d'instruments qu'Ansermet aimait à faire pour illustrer ce qu'il attendait de nous, amusés par ses mots parfois féroces, ses cris ou ses colères qui l'étaient tout autant, nous ne tardons pas à nous y accoutumer, à l'aimer tout en le craignant un peu, et, surtout, à l'admirer beaucoup.

D'autres que moi, ô combien plus qualifiés, ont déjà tout dit de ce grand monsieur. Ses meilleures interprétations étant, Dieu merci, toutes enregistrées, elles resteront pour toujours le brillant témoignage qui dispensera le modeste tubiste d'ajouter son grain de sel au concert des louanges. Non! Je me contenterai de conter l'un ou l'autre de ses traits d'humour ou d'humour que les destinataires n'apprécient pas toujours.

L'Orchestre de la Suisse romande et son chef, Ernest Ansermet.



C'est ainsi que, lors d'une répétition de la Septième de Beethoven, arrivés à l'allegretto, un collègue se penche vers l'oreille de son voisin et lui souffle un mot que le fait rire. Ansermet, dont l'œil était pour le moins aussi vif que son intelligence, qui voyait tout (enfin presque), arrête l'orchestre d'un violent coup de baguette sur son pupitre, pointe un doigt vengeur en direction du rieur et rugit: «Vous! Allez-vous-en! Foutez-le-camp! Je suis en la mineur et vous me faites une gueule en majeur!» Faut-il préciser que ces flèches avaient un énorme succès auprès de l'orchestre, alors que l'intéressé riait plutôt jaune?

Une autre fois, lors d'un léger accroc dans un passage exposé, Ansermet fait le geste significatif, bien connu des musiciens. Le collègue concerné, vexé, répond par un: «Eh, bien quoi! C'était un accident!» Réplique d'Ansermet: «Il y a des accidents qui devraient être mortels!»

On le voit, le travail à l'OSR était tout ce qu'on voudra, sauf ennuyeux, et c'est la raison pour laquelle ces six premiers mois passèrent très, très vite. D'autant plus vite que je ne savais pas trop comment placer les mois de l'été

qui allait bientôt suivre. Fallait-il refaire les valises? Faudrait-il reprendre du service dans un quelconque orchestre de «bistrot»? Et c'est dans cette lancinante incertitude que la trompette apporte une réponse et vient à mon secours sous la forme d'un engagement en qualité de trompette solo au Kursaal de Montreux. Ce casino entretenait tout au long de l'année un ensemble de cinq ou six musiciens, et engageait des supplémentaires pour la saison d'été. L'effectif était ainsi porté à une quinzaine de musiciens dirigés par l'excellent violon solo qu'était Spindler.

A la dizaine de cordes indispensables pour ce genre d'ensemble, on ajoutait flûte, hautbois, clarinette, trompette, trombone et batterie. Les concerts avaient lieu dans le pavillon d'un très beau jardin et, par mauvais temps, dans le grand hall du Casino. Le répertoire était vaste et très varié. Avec deux concerts journaliers, il n'était, bien entendu, pas question de répétitions. Ce qui m'amène à raconter comment, dans une grande fantaisie sur Wagner, juste après avoir tourné une page, aïe! je ne remarque pas l'indication: «trompette en fa!». Par chance,

il s'agit d'une sonnerie solo, que j'attaquai joyeusement en ré (ou peut-être en ut, je ne m'en souviens pas) qui était donc la tonalité précédente. C'est en voyant le regard ahuri du chef que je me dis qu'il doit se passer quelque chose! Enfin, je l'ai dit, j'étais bien heureusement tout seul et ce n'est qu'à l'instant où l'orchestre enchaînait qu'on pouvait se demander si c'était vraiment Wagner qui avait fagoté une modulation aussi insolite... Le public ne pouvait guère remarquer la bêtise et les collègues en avaient bien ri (sauf moi, bien sûr!).

Heureux d'avoir retrouvé du travail quasiment à l'année, puisque les six mois d'OSR ajoutés aux cinq ou six mois de Montreux bouclaien la boucle, enchanté de jouer de la contrebasse en hiver et de la trompette en été, je n'avais que trop tendance à oublier qu'un certain Adolphe allait, dans sa paranoïa meurtrière, incendier toute l'Europe et bientôt le monde entier.

Et ce fut la guerre...

Nous sommes au tout début du mois d'août 1939. En Suisse, c'est aussi la mobilisation générale. Le Kursaal est contraint de fermer ses portes et de congédier son orchestre immédiatement, alors que, déjà, les gens se ruent dans les magasins d'alimentation pour en piller les réserves d'huile, de riz, de sucre, etc. Je n'ai guère le loisir d'exercer ce sport d'un genre nouveau puisque je suis mobilisé et que je dois troquer le frac et le smoking contre le gris-vert à parements rouges des artilleurs. C'est ainsi déguisé que je suis appelé à défendre cette patrie qui nous est chère, soucieuse pour l'instant et en priorité de planquer l'or de notre banque nationale au plus profond de nos cavernes à munitions.

Peu de temps auparavant, ma petite famille s'était agrandie et une ravissante et adorable petite fille nous était née. C'est assez dire que cette sale guerre n'allait pas déclencher l'enthousiasme d'un musicien aux revenus fort modestes dont les honoraires étaient d'ailleurs purement et simplement supprimés le jour même où cessait son activité professionnelle. Sans un sou dès le début de la mobilisation, j'accepte, dès la fin de la première relève, de jouer au «Moulin Rouge», célèbre dancing genevois, de 22 heures à 3 heures du matin, alors que la saison d'hiver de l'OSR a déjà recommencé. Couché à 4 heures, levé à 8 pour assister à la répétition qui est fixée à 9 heures avec un Ansermet très peu disposé à voir des gens fatigués, je sais qu'il



vaut mieux m'abstenir de bâiller et qu'il faut absolument jouer la difficile comédie du «frais et dispos». A ce sujet, j'apprendrai plus tard, bien par hasard et par l'indiscrétion d'une secrétaire, qu'Ansermet était tout à fait au courant de mon activité extra-symphonique, qu'il ne me désapprouvait pas et que, bien au contraire, il m'admirait quelque peu puisqu'il avait dit: «Edouard Gros est un type qui n'attend pas que les cailles lui tombent toutes rôties dans la bouche!» Ainsi passe cette première année de guerre et, si je dois aux éclaireurs d'être contrebassiste plutôt que pianiste ou fonctionnaire, je vous dirai comment c'est à l'armée que je dois d'avoir enfin trouvé la bonne voie en devenant subitement tubiste...

Sous l'uniforme

C'est à la fin de 1940, je crois (rude hiver), que je reçois un nouvel ordre de marche d'un genre plutôt insolite. A mon étonnement, l'armée ne fait pas appel à mes talents de canonnier, mais, chose curieuse, à ma qualité de contrebassiste. L'ordre stipule que je dois me présenter pour une première répétition au Grand-Théâtre de Genève, en uniforme bien entendu, avec paquetage réduit et... mon instrument. Voilà un dernier point qui ne me plaît pas du tout. Enfin, on verra bien! L'armée suisse, bien connue pour ne pas s'embarrasser de prévenances excessives autant qu'inutiles, joint à cet ordre de marche d'un genre nouveau une notice explicative, assez aimable ma foi! J'apprends ainsi que nos autorités, soucieuses de maintenir le moral des civils autant que des soldats, a commandé un grand spectacle, en forme de fresque historique à notre vénérable historien Gonzague de Reynold, lequel avait déjà écrit: «La gloire qui chante», un poème dramatique qui rappelait les grandes heures du service des Suisses à l'étranger.

Pour l'heure, il s'agira d'affûter la volonté de défense des Suisses aux bras noueux, en priant le Dieu très puissant, protecteur inconditionnel des peuples de bergers de bien vouloir leur accorder son divin soutien, le tout agrémenté d'une musique un rien conventionnelle concoctée par le chef de la Tonhalle de Zurich, Volkmar Andrea. Ce super-show militaire, animé par une grande quantité d'acteurs, un puissant chœur d'hommes et quelques religieuses, s'appellera «La Cité sur la Montagne».

Quelques collègues helvètes de l'OSR sont également de la «fête», parmi les-

quels mon inséparable Paolo Longinotti. J'ai le sentiment qu'on ne va pas trop regretter l'embarquement sur cette galère-là et que nous aurons quelques occasions de franche rigolade. Plutôt que de choisir un chef de métier, alors que l'orchestre est composé en majeure partie de professionnels, l'armée (discipline et hiérarchie obligent) a porté son choix sur un maître de chant d'école secondaire qui a grade de capitaine. Hélas! notre homme, assez bon musicien par ailleurs, n'a probablement jamais vu de sa vie un orchestre symphonique de près. Dès cette première prise de contact, il fait le compte des effectifs en présence et, un doigt sur la partition, constate qu'il lui manque un cor.

Il n'en voit que quatre alors que, dit-il, il en faut cinq. Cinq cors? Sans être le moins du monde impossible la chose paraît néanmoins assez inhabituelle pour que le violon solo se lève et jette, à son tour, un coup d'œil sur la partition. Bien certain de ne pas se tromper, notre capitaine, promu si imprudemment au grade de chef d'orchestre, pointe un index triomphant sur la ligne de la partition où figure l'indication: «English Horn» (cor anglais) qui n'est rien d'autre qu'un hautbois grave. Aïe! Aïe! Voilà qui n'est pas de bon augure! Et c'est tout de suite après les rires de rigueur mal retenus que notre homme lance: «Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui joue du tuba? Il me faut une basse tuba.»

Une seconde décisive

Un grand silence s'établit et chacun d'entre nous regarde son voisin. Pas de réponse. C'est toujours le silence. Et voilà que, brusquement, à toute vitesse, un étrange cinéma défile dans ma tête! En moins d'une seconde, je réalise qu'il y a déjà bien longtemps que j'admire le tubiste de l'OSR, un Allemand du nom de Vester qui joue splendidement de son instrument... que la trompette n'a plus guère d'utilité à un contrebassiste d'orchestre symphonique... qu'il n'y aurait que la question de l'embouchure qui pourrait me poser de sérieux problèmes, étant donné que la technique, quant à elle, ne diffère pas de celle de la trompette... qu'il s'agit d'un «service commandé» gratifié de 2 francs de solde par jour et que, tout compte fait, si je ne fais pas «l'affaire» (comme on dit dans le métier), je ne risque rien d'autre qu'un licenciement, lequel, pour une fois, serait le bienvenu... De plus, le chef étant ce qu'il est, il y a peu de chance



Edouard Gros tubiste.

qu'il remarque la supercherie ou «l'imposture».

Je l'ai dit! Ces réflexions se font en moins d'une seconde et c'est là, dans cet instant ultra-court que se joue toute ma future carrière, car, avec beaucoup d'aplomb et un peu d'inconscience, je lance: «Moi! Je joue du tuba!» et d'ajouter aussitôt: «Oui, mais je n'ai pas l'instrument et il faut que j'en trouve un!» A quoi le capitaine rétorque: «Prenez tout votre temps et ne revenez que lorsque vous l'aurez!» Je m'en vais aussitôt sans oublier de prendre la partie du tuba au passage, laquelle, Dieu merci, ne comporte pas le moindre «casse-pipe».

Nous sommes donc au Grand-Théâtre et je n'ai qu'à changer d'étage pour me rendre à la bibliothèque où, depuis longtemps déjà, j'ai vu un vieux tuba français en ut, sans housse, couvert de poussière, qui traîne là, au haut d'un bahut. C'est un excellent collègue et ami, Bretton, flûtiste piccolo à l'OSR, qui est bibliothécaire attitré. La chance est avec moi, car Bretton est justement là et je m'empresse de lui raconter ce qui m'arrive. Cette aventure symphonico-militaire, l'histoire du cor... anglais, ma subite métamorphose nous font passer un joyeux moment et c'est de la meilleure grâce qu'il me donne cet instrument en me priant insistantement de ne jamais le rapporter. Il est enchanté de faire disparaître cet objet encombrant dont personne n'avait jamais su ni par quel mystère ni depuis quand il se trouvait perché là-haut.

Après un rapide dépoussiérage, je constate que les pistons ne fonction-

L'Alimentarium: Le pain et la faim

nen pas trop mal, qu'il suffira de graisser les pompes d'accord et de le nettoyer pour le rendre utilisable. Comme un gosse qui reçoit son premier train électrique, je cours, non pas rejoindre la répétition, mais chez moi, pour me donner le temps de faire les essais indispensables. Je n'avais pas oublié les paroles du capitaine: «Prenez votre temps et ne revenez que lorsque vous aurez trouvé ce que vous cherchez!»

Ma femme, éberluée de me voir rentrer si tôt avec cet étrange objet sous le bras, l'est encore davantage lorsque je lui raconte que je suis devenu, tout à coup... tubiste!

Tout de suite, sans perdre une seconde, je fais mes premiers essais. L'aiguille ne se porte pas trop mal. Par contre, le grave, sans rondeur, ni puissance, n'est pas joli.

Enfin, comme cette partie de tuba ne comportait pas la moindre difficulté, en peu de temps je m'estime capable de mystifier le capitaine et c'est ainsi que le lendemain déjà je me rends à la répétition, le vieux Couesnon sous le bras où — oh! vilaine surprise — ce n'est plus le capitaine qui la dirige, mais bien Volkmar Andrea, l'auteur de la partition et chef attitré de l'Orchestre de la Tonhalle de Zurich.

Juste ciel! Voilà qui change tout et n'arrange guère mes affaires. Et cela d'autant moins qu'il me demande de changer de partie et de jouer celle du 3^e trombone absent ce jour-là. L'émotion passée, je constate avec soulagement que cette partie de trombone ne comporte pas davantage de traquenards que celle de tuba.

Nous voilà partis sans que Volkmar Andrea ne semble prêter attention à moi plutôt qu'à un autre.

Après quelques jours de répétition, tout est prêt pour les représentations qui vont se donner, trois mois durant, dans toutes les villes de quelque importance de notre petite Suisse. Je prends de plus en plus de plaisir à jouer de cet instrument-là et je vous contiendrai, plus tard, comment, au cours de ce périple, un vieux tubiste de l'Orchestre de Bâle s'intéresse à moi et me donne l'idée et, surtout, la possibilité de le travailler assez pour faire oublier «l'imposture».

E.G.

Un musée consacré à l'alimentation, émanation de la prestigieuse firme agro-alimentaire Nestlé, ne pouvait pas ne pas se préoccuper de la faim, sombre sujet qui a accompagné l'homme tout au long de son histoire: la faim fait partie de l'évolution humaine. Au début du siècle, elle était inévitable, conséquence de la guerre et de la pauvreté. Aujourd'hui, le problème est loin d'être résolu. Il n'a fait que se déplacer de l'Europe vers le tiers monde.

Comparativement à d'autres sujets, la faim est un thème que les artistes n'ont jamais abondamment traité. Par pudeur de leur propre misère ou par résignation, ou peut-être simplement parce que le sujet se vendait mal.

C'est pourquoi la collection prêtée par le Musée du Pain d'Ulm (Allemagne) présentée à Vevey est particulièrement intéressante. Présence et absence du pain, scènes de la vie paysanne et scènes poignantes de famine montrent à quel point la faim a marqué notre siècle. Les affiches, peintures et estampes laissent aussi apparaître en filigrane les événements sociaux et politiques qui ont agité l'Europe pendant cette période. Que ce soient les gravures d'artistes allemands engagés, comme Käthe Kollwitz, dénonçant la misère humaine et appelant à plus de justice; ou, de leur côté, les affiches suisses (que cer-

tains hésiteraient à qualifier d'œuvres d'art), dont le but était de promouvoir l'agriculture pendant la Deuxième Guerre mondiale et de soutenir les organisations mondiales d'aide humanitaire.

Outre l'exposition temporaire (la première qu'organise l'Alimentarium), les autres étages de ce Musée ouvert il y a à peine un an sont passionnantes à découvrir. Les diverses étapes de la chaîne alimentaire, l'alimentation de base des différents continents, et l'histoire du pain réservent en effet quelques surprises.

L'exposition «Le Pain et la Faim dans l'art du XX^e siècle», est présentée jusqu'au 1^{er} juin, au Musée de l'Alimentation, à Vevey (Quai Perdonnet/rue du Léman), de 10 h à 12 h et 14 à 17 h, sauf le lundi.

M.-A.C.



L'affiche de l'exposition: «Le repas frugal» de Picasso.